

HERCULE VALJEAN

La nuit sanglante



BeQ

Hercule Valjean

Une autre aventure extraordinaire
du Domino Noir # HS-077

La nuit sanglante

La Bibliothèque électronique du Québec
Collection *Littérature québécoise*
Volume 780 : version 1.0

La nuit sanglante

Collection *Domino Noir*

gracieuseté de Jean Layette

[http ://www.editions-police-journal.com/](http://www.editions-police-journal.com/)

I

Huit heures

Il faut songer à la nuit.

La nuit noire du tard automne, avec un vent froid qui balaie tout, qui saute et s'infiltré, qui glace les os, qui transporte les feuilles mortes.

Vent sinistre qui mugit dans les hautes atmosphères, qui tord la tête des arbres, qui siffle entre les bâtisses, se colle contre les pierres de la montagne, hante chaque recoin de la nuit.

Nuit noire, vent lugubre, temps de mort.

Ici et là, dans la nuit, des lumières qui filtrent à travers des fenêtres.

Des lumières jaunâtres de lampes fumeuses, ou d'ampoules à faible éclairage.

Riordan va sur le chemin, qui est le chemin de

sa maison.

Autrefois, il avait construit l'édifice, ici, près de la grand-route, en bordure du fossé presque.

– C'est l'arrière de la maison, ce qui est caché, qui compte pour moi. C'est pour y vivre la vie.

Puis, un jour, il était venu des hommes du gouvernement.

– À propos du chemin neuf, dirent-ils, de la route pavée qui passera ici, comme ça, et comme ça...

Ils montraient trois pieds d'avant dans le corps de la maison.

– Je repousserai ma maison, dit Riordan. Je ne vends rien. Je la repousserai...

Il était très grand, avec des épaules, une tête aux cheveux frisés, blonds foncés sous le soleil cru du jour d'été.

Mais l'homme du gouvernement, celui qui avait la mission de parler, secoua la tête.

– Non, dit-il, vous ne la repousserez pas. D'abord parce que cela ne serait pas de bonne

économie. Songez que je vous offre...

Il dit un chiffre...

– Oh ! dit Riordan, oh ?

– Oui.

– Tant que ça ?

– Tant que ça.

Riordan réfléchit, hocha la tête, fit des calculs et se perdit les yeux dans un rêve. Puis il accepta.

– Soit. Le prix me va. Le prix me va très bien. Je vends.

La maison avait été construite en disant :

– Ici, il faudra ce matériau au lieu de celui-là... c'est pour épargner.

Épargner sur le matériel et sur la main-d'œuvre. Épargner sur tout et sur l'ensemble. Épargner à cause que les sous accumulés ne sont que de tant.

Et voilà qu'avec le prix donné pour la maison, maintenant, il serait possible de reconstruire, et en mieux, et sans rien épargner. Construire joli et coquet, avec tout ce que Riordan veut mettre dans

une maison.

Il pense à sa femme, et à la maison neuve.

Sa femme jeune et jolie, et sa maison neuve, jolie aussi, coquette. Il voit tout ça, mais ce n'est plus ici, au pied du coteau, et en bordure de la route, mais en haut, sur la pente, loin de tout chemin futur, pour ne plus jamais être requis de céder la place.

Il y a un bouquet d'arbres, là-haut. Des épinettes hautes comme la vie. Il construira la maison blanche au toit rouge là-dedans, dans ces arbres, en abattant seulement ceux qu'il faudra pour faire la place, et en gardant les autres, altiers, fiers au-dessus de l'habitation.

Ce sera coquet et gentil, et ce sera beau.

Donc c'est ainsi.

Les hommes aux outils et aux jurons démolissent, et creusent, et façonnent un chemin qui mène vers les villes. Et sur le coteau, Riordan façonne aussi, mais c'est un travail d'amour, et c'est la maison neuve.

Aussi blanche, et le toit aussi rouge qu'il le

voulait, et aussi coquette qu'en son rêve.

De quoi faire rêver la femme, puisqu'elle y rêve, à la maison d'amour et de rêve. Cela était autrefois. Un autrefois relatif, douze ans.

Les ans qu'il fallait pour grisonner un peu les cheveux blonds de Riordan, pour arrondir les courbes de la femme, pour amener à la maison trois petits qui jouent dans les épinettes, et qui sont heureux et pleins d'air de la montagne.

Maintenant, Riordan a quarante ans. Sa femme en a trente-cinq. Ils ont un garçon de dix ans, une fille de huit ans, un autre garçon de six ans.

La maison sur le coteau est toujours blanche, et toujours coquette. Il y a de la vie heureuse dans cette maison.

Avez-vous remarqué comme la vie heureuse dans une maison a, il semble, de l'influence sur les murs et l'aspect de la maison, sur la pente du toit et la beauté pour les yeux ?

On voit la maison coquette, et on sait que dedans, il y a des rires.

Cela se prouve.

Donc ainsi pour la vie de Riordan.

Pour la vie de Rolande, sa femme.

Et des petits.

Il y a des voisins, qui savent ce bonheur-là.

À gauche, premier voisin, construit aussi sur le coteau, mais à mille pieds de là, Jérôme Gélinas.

C'est un homme plus âgé de Riordan.

Avec des cheveux qui dénoncent l'âge, blancs qu'ils sont sous les soleils de travail.

Il a de grands enfants, mariés, et parents eux-mêmes, ce qui le rend grand-père.

Jérôme est fier homme, du muscle aux bras, de l'effort encore solide.

Sa femme est grosse, à bon cœur et rire frais. Ils vivent paisiblement, et ils aiment bien Riordan et Rolande.

Voisins à droite les Béranger.

Alain Béranger et sa femme.

Ceux-là sont des copains, des moins vieux, sans enfants, qui se sont mis à aimer les Riordan

en arrivant là, trois ans auparavant.

Béranger écrit, peint. Il gagne sa vie sans trop d'efforts, et ce n'est pas une bien grande vie.

Sa femme porte des pantalons et boit ferme les liqueurs concoctées au hasard des veillées.

– Pour moi, c'est le vin, dit Riordan. Celui que je fais de ma vigne. J'ai ici les coteaux et les soleils. Je cultive mes vignes et je fais mon vin. C'est le plus excellent.

Mais les Béranger ont d'autres préférences.

Ils aiment les boissons d'Anglais. Le whiskey, le scotch, le rhum. Ils boivent ferme, mais sont toujours gentils. C'est une façon douce d'absorber ces potions sans en montrer de grands effets.

Riordan, lui, quand il a bu trop de vin, il veut soulever des montagnes, il danse des giges extraordinaires, il va tout créer et tout détruire. Il n'y a plus rien dans la vie qui soit un obstacle.

Il chante, il pleure, il danse, il a de grands gestes, il est magnifique.

Rolande le regarde, et sourit avec indulgence.

Elle sait que cette violence se mue en douceur exquise, quand les visiteurs n'y sont plus. Elle sait ce que ça signifie, ces verres bus avec tant d'effet. Alors elle verse le vin, en souriant mystérieusement, à la pensée de son secret des heures à venir.

Cela n'arrive pas souvent, ces soirées au vin !

Une fois le mois, et parfois moins.

Souvent Alain Béranger vient, et sa femme derrière lui, en se traînant les pieds. Elle a le corps moulé par le chandail. Un beau corps de jeune déesse. Et Alain a aussi le beau visage du jeune amant.

Ils viennent donc souvent ainsi, bouteille en main boire en causant.

Mais Riordan ne prend rien, lui.

Une fois le mois, ou à peu près, voilà le grand soir, et le vin qui monte de la cave, et les chansons, la gaieté, le rire, la danse, la grande folie.

Avec Riordan qui fait des compliments, et Alain qui regarde étrangement la belle Rolande,

blonde au contraire de sa femme qui est brune,
potelée au contraire de sa femme qui est mince.
Belle de corps, mais mince.

Riordan ne voit rien.

Il ne voit pas les yeux d'Alain.

Et il ne voit pas les yeux que Myonne, la
femme d'Alain, fait parfois à Rolande.

Comme tout à coup un éclair de haine.

Riordan boit et chante.

Quand il ne boit pas, ou qu'il ne chante pas, il
ne voit rien encore.

Et cela, ça se comprend en le voyant, qu'il est
simple, qu'il ne cherche pas à compliquer sa vie.
Enfant candide, malgré son corps de matamore. Il
ne voit rien.

Rolande voudrait parfois qu'il fut jaloux.

Qu'il vit Alain, ses yeux, les compliments...
qu'il fut là, ce certain soir qu'Alain est venu la
retrouver dans la cuisine, qu'il a osé des gestes,
qu'elle est devenue troublée tout à coup, et elle
n'a pas su s'il fallait repousser ou accepter.

Elle songeait à Riordan, en avant, qui chantait, qui semblait bien se ficher qu'elle fut seule avec l'homme ici.

« Il se ficherait donc de moi ? » songea-t-elle.

Puis elle retourna vers le salon, en rajustant ses cheveux, sa robe.

Alain resta dans la cuisine, ému, ne pouvant remuer encore, figé par le tour soudain que prenaient les choses.

Quand il revint, il était pâle, et sa femme le regarda longuement, le visage fermé, l'œil sans expression.

Statu quo pour quasi un an.

Du moins, à tout venant occasionnel, ne scrutant pas derrière les âmes, tout semblait normal.

Riordan buvait son vin mensuel.

Béranger et sa femme étaient toujours des visiteurs assidus.

Il y avait cette petite différence que plusieurs soirs où Riordan était à la ville, y vendre les

produits de sa terre, de son travail, que Myonne Béranger dormait, une ombre sortit de la maison de Riordan, et fut rejointe derrière la pinaie, sur l'autre coteau, par une autre ombre sortie celle-là de la maison des Béranger.

Cela se fit dix fois...

Douze...

Est-ce qu'on sait ?

Mais en surface, rien ne paraissait. En surface, c'était l'eau calme.

Si quelque chose paraissait, c'était dans les yeux de Myonne, quand elle regardait Rolande.

C'était dans les yeux de Myonne quand elle regardait Riordan. Mais dans ce temps-là avec un autre œil que celui pour Rolande. Comme si elle voulait attirer. Comme si elle voulait amener à elle Riordan...

Parfois, mais moins souvent, il y avait l'œil de Riordan regardant sa femme.

Quand Rolande vaquait à des travaux, que Riordan était assis près du poêle, qu'il se reposait, il regardait quelquefois ainsi sa femme.

Je vous le dis tel que c'était !

Puis la fin de l'été, et l'automne, le tôt automne, et l'automne aux beaux couchers de soleil, puis le tard automne, celui de ce soir.

Le vent froid, et la pluie qui va tomber, on le sait, bientôt.

Les feuilles mortes qui s'enfuient devant la poussée du vent...

Riordan qui monte du chemin public, mille pieds au moins de la maison, et un sentier en lacet pour aller à la maison blanche et coquette.

Des arbres qui ont poussé, qui forment une haie.

Riordan monte chez lui, après une visite à la ville.

Il a relevé le collet de son coupe-vent.

Il fonce dans la tempête.

Il est fatigué, las, il a hâte d'arriver chez lui.

Il grimpe le petit chemin vers la lumière qui luit là-haut, qui est le chez-soi et la bonne chaleur, le repas chaud...

Parti depuis le matin, il n'a pas encore eu la chance de se réchauffer...

Une ombre se détache d'un fourré, s'enfuit à travers champs, un sursaut, une surprise pour Riordan...

Une ombre qui s'enfuit à toutes jambes, qui court pour sa vie...

Dans la nuit, il y a un coup de feu.

Et tout redevient la nuit sombre et sans lune, la nuit de vent...

II

L'urgence de la sonnerie vint à percer à travers le sommeil du Domino noir.

Il s'étira, comme un chat, puis ouvrit l'appareil, les yeux encore fermés, la bouche pâteuse.

– Allô ?

Une voix pressée, inquiète, comme déguisée.

Une voix qui avait des sons de tragédie.

– Domino noir ?

– Peut-être !...

Le Domino noir, terreur des criminels ; vengeur de la loi transgressée, espèce de surhomme aux prouesses inouïes, avait comme plus grande arme, l'anonymat.

Ce téléphone, en pleine nuit, la voix de cet homme, rien ne motivait qu'il s'identifie...

L'homme insista...

– Je veux savoir ! Êtes-vous le Domino ?

Le Domino sourit dans l'appareil.

– Je ne suis pas candide, dit-il. Je veux savoir des choses, je puis vous en dire aussi. Admettons, ensemble, que je puisse, si je le veux, communiquer avec le Domino, oui...

L'homme respirait très fort, à l'autre bout de la ligne...

– Qui vous a donné ce numéro ? demanda le Domino...

L'homme ricana...

– Benoît Augé. Il fallait que je vous parle, à vous... C'est Benoit Augé qui m'a donné le numéro. Je lui ai dit ce que c'était. Je lui ai expliqué. Il a demandé que je raccroche, pour me rappeler ensuite. J'ai fait ça... C'est pour un meurtre... Il faut que vous m'aidiez...

– Qui êtes-vous, tout d'abord ?

– Jean Riordan, de la grande Montée, juste au dehors de la ville.

– Et qui a été tué ?

– M^{lle} Béranger.

– La femme du peintre ?

– Oui.

– Qui l’a tuée ?

– À tout savoir, répondit Riordan, on pourrait croire que c’est moi. Un mauvais policier dira que c’est moi. J’en connais dix qui diront ça... Il me faut un autre homme, un comme vous, qui ne dira pas que c’est moi, mais qui cherchera et trouvera celui qui a tué...

– Racontez-moi ?

– Tout ? Mais non. Il y a des choses qui seraient trop longues. Il faut tout voir, le paysage, la nuit, la maison, les gens, connaître les mobiles... savoir...

– C’est vrai.

– Venez, vous, ici... Vous pouvez vérifier tout ce que vous voudrez...

– Le crime est rapporté à la police ?

– Oui. Je viens de leur téléphoner. Ils

viendront bientôt...

– Bon...

Le Domino raccrocha.

Il n'avait rien dit, rien promis...

Mais la voix angoissée de Riordan le hantait.

Un moment il crut qu'il n'irait pas. La nuit était froide, et le lit était bon.

La police locale s'occuperait de l'affaire. Un crime tout simple, probablement.

Qu'aller y faire, dans cette galère, par ce temps, ce vent, ce froid glacial ?

Mais la voix le hantait. C'était la voix de l'homme, son angoisse, le drame sous chaque mot...

Le Domino se leva et se vêtit. Puis il prit la longue houppelande noire qui était son déguisement, les chaussures feutrées, les gants noirs, le chapeau aux larges bords, le masque noir...

Il hésita un instant dans le vivoir de son appartement.

Il soupira...

Puis, il sortit...

Dans la nuit, dans le vent, forme sombre, ombre dans le noir, silhouette à peine perceptible dans le creux de la nuit.

Il monta dans sa longue routière noire et fila vers la grande Montée, où la mort avait frappé ce soir, où venait de se jouer le grand drame de la vie qui cesse, et la mort qui reprend ses droits.

Il trouva facilement la maison.

Il croyait, tout d'abord, avoir à demander des informations, à se renseigner pour trouver la maison de Riordan.

Mais ce fut inutile.

Devant une maison blanche, découpée dans la nuit de vent, il y avait un chemin qui menait au bas de la pente, vers la route. Et devant ce chemin, le long de ce chemin, des autos aux phares allumés.

Des phares, deux ou trois projecteurs.

Le Domino passa doucement, n'arrêta pas.

Il n'avait pas l'intention de se montrer, de s'identifier. S'il faisait une enquête, elle serait secrète, et nul autre que lui, ou Riordan peut-être ne saurait qu'il la faisait.

C'était mieux ainsi, il serait plus libre.

Il fila donc, et fit encore un bon mille. Puis il stationna sa voiture le long de la route, mais en dehors du pavé.

Il endossa la houppelande et le masque, mit le chapeau, les gants, prit dans le réduit de la voiture un solide revolver, des balles pour recharger.

Puis, il était prêt. Alors il partit à travers champs, fondu dans l'ombre invisible, rapide comme l'éclair.

À la maison, Riordan se rongea les poings...

Le Domino viendrait-il ?

Le Domino serait-il là pour le sauver, lui Riordan, de cet échafaud dressé devant ses yeux ?

Il était loin de se douter, pauvre homme, que le Domino, à cet instant même, était là, épiant, se glissant à travers l'ombre, profitant de tous les

accidents de terrain, se servant de son arme la plus redoutable, la nuit... !

Riordan, désespéré, était loin de se douter que le Domino avait entrepris de tirer le crime au clair...

III

De la route montait un chemin privé, en lacets, qui menait vers le bouquet d'épinettes, vers la maison qui s'y nichait, vers les bâtiments.

Ce chemin était bordé d'une haie touffue, épaisse, avec ici et là des éclaircies par lesquelles, le jour, ou les soirs de lune, on pouvait apercevoir les champs de Riordan, les pâturages bornant ce chemin.

Une rangée de peupliers, de chaque côté, jetait l'ombre qu'il faut le jour, et assombrissait encore plus le chemin, la nuit.

Pour l'instant, le chemin était baigné de lumière cependant, sur une longueur d'environ quatre cents pieds.

Deux ou trois automobiles de la police, des motocyclettes de la police des routes, une camionnette de la police provinciale et le fourgon

de la Morgue étaient là, tous et toutes munies d'un puissant projecteur qui jetait une lumière crue sur la scène.

On cherchait, on fouillait, on scrutait.

À l'écart, l'inspecteur Belœil, son assistant le sergent Plouffe, et un sténographe prenaient la première déposition de Riordan.

– Je montais, disait l'homme, je montais le chemin, je revenais de la ville.

Le Domino, tapi dans la haie, enfoui sous les feuillages, écoutait.

Ainsi, il connaîtrait tout de la chose sans avoir à se montrer. Cette technique, qu'il employait ce soir pour la première fois, lui semblait meilleure que l'autre, où, visible, il s'offrait à la curiosité de tous.

– Quelle heure était-il ? demanda Belœil d'une voix lasse.

Le gros policier devait haïr sincèrement ce soir son poste de chef de l'escouade des homicides.

Le soir était froid, la nuit venteuse. Il frissonnait dans son mince paletot. Il aurait voulu

se voir chez lui, devant un bon feu, à savourer une bouteille de bière.

– Il était huit heures, à ce moment-là, dit Riordan.

– Et vous reveniez de la ville ?

– Oui.

– Que s’est-il passé ensuite ?

– Je montais le chemin, j’étais rendu ici. J’ai vu une ombre.

– Quelle sorte d’ombre ?

– Quelqu’un qui sortait tout à coup du fourré, qui s’enfuyait.

– Qu’avez-vous fait ?

– J’ai cru que c’était un voleur, alors j’ai couru après.

– Et puis ?

– J’ai traversé la haie, et je me suis trouvé dans le champ, sur le flanc du coteau.

– Oui ? Et puis ?

– Je voyais l’ombre qui s’enfuyait. Je la voyais

distinctement. J'ai redoublé de vitesse.

– À quelle distance étiez-vous de l'ombre ?

– Deux cents pieds environ.

– Continuez.

– Je gagnais sur le fuyard. Tout à coup, j'ai entendu un coup de feu, et j'ai vu l'ombre trébucher. Un autre coup de feu, et elle est tombée.

– Bon. Continuez.

– Je me suis approché, croyant toujours que j'avais affaire à un voleur, à un maraudeur. Mais quand je me suis approché, j'ai vu que c'était ma voisine, Myonne Béranger, la femme d'Alain Béranger...

– Tiens ?

– Oui. Comme je me penchais pour voir si elle était gravement atteinte par ces coups de feu, j'ai entendu quelqu'un qui riait, très loin.

– Un homme ou une femme ?

– Je ne sais pas. Les tonalités se ressemblent parfois.

– C’est vrai... Qu’avez-vous fait ?

– J’ai regardé un peu, puis ensuite je me suis penché sur Myonne. J’ai bien vu qu’elle était morte.

– Qu’est-ce qui vous faisait dire ça ?

Riordan eut un sourire résigné.

– Écoutez, inspecteur, quand une femme a une balle en plein front, un trou qui traverse la tête de bord en bord, elle n’est pas vivante... et quand la deuxième balle a touché en plein cœur...

– C’est vrai, dit Belœil. Vos constatations n’avaient pas à aller plus loin. Qu’avez-vous fait ensuite ?

– Je suis revenu en hâte vers l’endroit d’où j’avais cru voir partir les coups de feu...

– Où était-ce ?

– Un peu plus haut, dans la haie...

– Bon.

– Je suis revenu là, et je n’ai trouvé... du moins pas de traces de pas, aucun indice que quelqu’un ait été là, excepté une carabine qui

était par terre, chaude, fumante.

– Quel calibre ?

– Une 30-80 automatique. Ma carabine.

– La vôtre ?

– Oui. Vous voyez que je ne vous cache rien. D'ailleurs, à quoi bon. L'affaire a été bien montée, et ça ne peut être autre que moi le coupable, selon tous les indices qui vous confrontent...

Belœil hocha la tête.

– Vous comprenez notre position, Riordan. Votre histoire se tient debout, d'autre part, cette dernière partie, celle des coups de feu tirés par un inconnu, et tout enfin, semble moins plausible...

Riordan baissa la tête.

– En plus de ça, continua Belœil, votre carabine trouvée sur les lieux...

Il étudiait son homme, que la lumière crue d'un projecteur éclairait violemment.

– Et ce n'est pas tout, dit Belœil. Il y a pire. Est-ce que vous aimeriez savoir ce que mes

hommes ont trouvé, non loin de la carabine, dans le fourré ?

Riordan releva la tête, l'air inquiet.

– C'est une lettre, continua Belœil. Une simple lettre. Je vais vous la lire...

Il déplia un papier chiffonné, sale...

– Mon chéri, lut-il, tout ceci ne peut plus durer. Alain et ta femme nous font trop souffrir. J'aurai bientôt un enfant, et il est de toi. La vie nous heurte trop... Encore si tu répondais à mon amour ! Mais tu me repousses, tu me rejettes dans la boue... Je ferai un malheur. Un jour je ferai un malheur... J'ai le moyen de te mettre à raison. Je t'aime trop pour l'employer... Mais si je suis au pied du mur, je l'emploierai. Tu aimes trop tes enfants pour subir que l'un d'eux souffre, ou meure... C'est une menace ? Non. C'est un plaidoyer. Je veux te ramener à moi. Je prendrai tous les moyens...

– Elle est signée Myonne Béranger, commenta le sergent Plouffe. Et l'enveloppe est adressée à Joachim Riordan... C'est vous, ça ?

Riordan étendit les bras.

– Vous me comprenez, Belœil ? C’est moi qui ai reçu cette lettre. Je l’avais perdue, je ne la trouvais plus. Maintenant, je comprends mieux. Maintenant je sais qui aurait pu tuer Myonne... C’est faux, vous savez. Myonne n’attendait pas d’enfant. C’était impossible qu’il fut de moi, je ne l’ai jamais approchée. Mais elle était comme ça, nerveuse, émotive, capable de tout dire, de tout faire. Je crois bien qu’elle m’aimait... mais c’était surtout par vengeance...

Il se mordit les lèvres.

Comme s’il en avait trop dit...

Il courba le dos, parut soudain dix ans plus vieux.

– C’est le Destin. Tout avait été trop beau. Nous étions heureux, il a fallu que le Destin s’en mêle.

– Par vengeance ? demanda Belœil.

Riordan ne répondit rien...

– Parlez ! dit Belœil, parlez ! Qu’est-ce que vous voulez dire, par vengeance ?

Riordan se pinça les lèvres et ne dit rien.

– Oh, dit Belœil, dans le fond, c’est mineur. Ce que vous ne nous direz plus, nous l’apprendrons... Plouffe, amène-le, garde-le sous bonne surveillance.

Plouffe amena Riordan à la maison.

Belœil le suivit de loin, avec un autre détective, Maynard.

Et dans le fourré, dans les ombres, à la faveur du noir, le Domino suivit aussi.

Ce que Belœil allait faire était en somme assez simple.

Le mot vengeance avait attiré son attention. Par ailleurs, il voulait savoir ce qui s’était passé après la découverte de la carabine par Riordan.

À la maison, il restait madame Riordan à interroger. Il voulait le faire et abouter les deux récits.

À la coquette maison blanche, il trouva en plus de Riordan gardé à vue par Plouffe, et qui venait d’entrer, une femme jeune encore, jolie, grassouillette, qui s’essuyait les yeux et paraissait

visiblement nerveuse.

– Madame Riordan ? Je suis l’inspecteur Belœil, de l’escouade des homicides.

– Oui, monsieur ?

Elle levait sur lui un regard interrogateur...

– Des homicides ? Mais vous soupçonnez donc un meurtre ?

Il y avait presque de l’hystérie dans la voix.

– Écoutez, madame, dit Belœil, très calme, et très froid, de la manière dont semblent s’être passées les choses, il ne peut y avoir aucun doute. Il FAUT que ce soit de l’homicide, un meurtre...

Le Domino avait fini par entrer dans la maison, par l’arrière.

Cela n’avait pas été facile. Les fenêtres étaient bien verrouillées, et la porte d’arrière avait deux serrures. L’une, ordinaire, et l’autre dite de sûreté.

Mais il en vint finalement à bout, et alors que Belœil posait ses premières questions, l’ombre silencieuse du Domino se glissait dans le hall,

puis dans la chambre attenante au salon, une chambre vide.

La porte entre les deux pièces s'ouvrait doucement.

Une fente, un orifice à peine perceptible.

Le Domino pouvait maintenant voir et entendre.

– Racontez-moi, disait Belœil, comment les choses se sont passées, pour vous.

La femme se tordait les mains.

– C'est terrible, disait-elle, c'est terrible... Jamais... Quelle horreur !

Belœil eut soudain une exclamation.

– Prenez sur vous, madame, et racontez-moi ce que je veux savoir... !

Elle sursauta, regarda le policier.

– Que voulez-vous savoir ?

– Ce que vous avez fait ce soir, ce que vous faisiez avant qu'arrive votre mari !

Elle secoua la tête, se chassa une mèche de

cheveux blonds.

– Le souper, dit-elle. Je faisais le souper de Joachim. Les enfants étaient couchés. Ils se sont couchés tôt. Le temps était mauvais, et j'ai préféré qu'ils dorment. Demain, belle journée, ils pourront jouer tout à leur aise.

– C'est bien normal, dit Belœil.

– Donc ils étaient couchés, et il était huit heures environ. Je préparais le souper.

– Et puis ?

– Et puis, rien, Joachim est entré en courant, et il s'est comme jeté sur le téléphone. Ce que j'ai appris, c'est pendant qu'il le disait à la police. À propos de quelqu'un qui se serait fait tirer, d'une femme.

– Et après, quand le téléphone a été terminé ?

– Je lui ai demandé qui c'était. Il m'a dit que c'était Myonne.

– Et vous, qu'avez-vous dit ?

– Je ne sais pas, je ne sais plus. J'ai dû crier... pleurer. Depuis que je sais ça, c'est comme un

rêve, je suis dans un brouillard. Il me semble que je vais m'éveiller tout à coup et que ça ne sera pas vrai...

– C'est bien vrai, pourtant.

Riordan était assis non loin de Belœil, face à sa femme.

Il ne disait rien.

Il la regardait seulement, avec un air de spéculation sur le visage.

Rolande Riordan semblait extraordinairement nerveuse.

Elle tordait un mouchoir entre ses doigts, et son regard se jetait tantôt sur son mari, impassible, ou sur Belœil.

IV

– Et vous ne vous doutiez aucunement de cette tragédie ? demanda Belœil.

La femme fit non de la tête.

– Il n’y avait rien pour motiver ce crime ?

Rolande Riordan sourit.

– Myonne était une amie. Nous ne lui voulions aucun mal... Au contraire...

En disant ces deux derniers mots, elle coula un regard vers Joachim Riordan, et Belœil saisit soudain tout le ressentiment qui s’y trouvait...

Rolande Riordan en savait-elle donc plus long qu’elle ne disait sur le crime ?

– Qu’avez-vous fait, une fois la nouvelle apprise ? Avez-vous été voir le cadavre ?

– Naturellement pas. Si vous pensez que j’étais pour aller me promener en plein champ...

– Vous dites que Myonne Béranger était votre amie. On fait bien des choses pour ses amis !

– Joachim m’a assuré qu’elle était morte, et j’ai pris sa parole. Je ne pouvais rien faire pour elle.

– Non, c’est vrai. Et vous êtes restée ici ?

– Oui.

– Vous, Joachim, qu’avez-vous fait ?

L’homme sursauta, comme s’il sortait d’une longue rêverie.

– Moi, dit-il, je suis sorti, immédiatement après mon téléphone. Je suis monté vers l’autre coteau, voir Alain Béranger, le mari de la morte.

– Pour lui annoncer la nouvelle ?

– Oui.

– Il était chez lui ?

– Oui. Il était après peindre.

– Un tableau ?

– Oui. Il m’a dit qu’il était là depuis le matin, qu’il n’avait pas vu sa femme depuis un peu

avant le souper, alors qu'il lui avait dit qu'il ne mangerait pas. Il voulait terminer sa peinture avant qu'elle ne sèche complètement...

Belœil approuva de la tête.

– C'est une coutume, chez certains peintres, de travailler tant qu'ils le peuvent sur de la peinture fraîche appliquée...

– Alors, conclut Riordan, je lui ai annoncé la nouvelle. Il a tout laissé là, et il est venu avec moi..

– Il n'a pas fait de commentaires ?

– Seulement une chose. Il m'a reproché d'avoir tiré sur une femme, quand je savais très bien que si c'était un maraudeur, les chances étaient minces que ça put être une femme.

– Et vous, qu'avez-vous dit ?

– Moi je lui ai dit, d'abord, que je n'avais pas tiré sur qui que ce soit, que les coups de feu provenaient de la haie, et que de plus, sa femme était en pantalons. À cent pieds, le soir, on pouvait facilement la prendre pour un jeune homme.

– Là-dessus, qu'a-t-il dit ?

– Il m'a jeté un drôle de regard, et il a dit :
Autant avouer que c'est toi qui as tiré. Tu as le droit de tirer les intrus sur ta propriété, Joachim.

– Et puis ?

– Moi, conclut Riordan, je n'ai rien dit, mais je l'ai mené vers le cadavre.

– Et c'est tout ?

– Oui.

– Après, est-il retourné chez lui ?

– Oui.

Un policier entra dans la maison, vint au salon.

– Inspecteur Belœil ?

– Oui.

– J'ai le rapport des empreintes. Nous avons examiné la carabine... Voici ce que nous trouvons...

Belœil regarda les relevés.

Il n'y avait qu'une série d'empreintes, c'était

évident...

Le policier tendit un autre relevé à Belœil.

– Voici, dit-il, les empreintes de Joachim Riordan, de sa femme et de l'autre, le voisin, Alain Béranger.

– Lesquelles sont sur la carabine ? demanda Belœil...

– Celles de Joachim Riordan.

– Pas d'autres ?

– Pas d'autres...

Il se fit un long silence.

Joachim Riordan, dans sa berceuse, se mit à se bercer doucement.

Il soupira.

– C'est comme je vous disais, Belœil. Je ne sais pourquoi, ni par qui, mais on m'enserme, on m'entoure. Bientôt, il ne vous restera plus qu'à m'amener, à me pendre.

Belœil ne dit rien.

Rolande Riordan regardait son mari

songeusement.

– Je suis certaine... dit-elle.

Mais elle s'arrêta.

Le Domino, dans sa chambre noire, referma doucement la porte.

Il y avait quelque chose ici, quelque chose qui n'allait pas...

Il sortit doucement, invisible dans l'ombre, ses vêtements noirs, son masque le dissimulant complètement.

À l'arrière de la maison, il vit un policier accoudé sur une clôture qui causait avec un vieillard.

L'homme disait :

– C'est ça qui devrait être examiné, ces petites choses-là... Il n'y avait que Riordan pour ne pas le voir. Tout le monde autour le savait. Il la rencontrait derrière la pinaie, sur l'autre coteau. C'était quasiment tous les soirs depuis quelque temps. Surtout le long du mois d'août... de septembre...

Le policier dit :

– Venez le dire à l’inspecteur Belœil. Il va être intéressé...

Mais le vieillard secoua la tête.

– Non, dit-il, non. Je n’ai pas l’intention que ça aille aussi loin que ça. Je vous le dis à vous, alors vous ferez votre enquête en conséquence. Si votre inspecteur Belœil veut en savoir plus long, il viendra me le demander... Moi, je me suis assez avancé... Si je me trompais ? Il ne faudrait pas que Riordan sache ce que j’ai dit, ça pourrait créer des embêtements...

Et le vieillard partit.

Le Domino se glissa vers la nuit, disparut...

Un moment, son rire sonna, doux, à peine perceptible, ce rire sans joie, sec, infiniment macabre, comme le bruit que feraient des ossements secoués ensemble.

Le policier releva la tête, écouta, attentif, un moment.

Puis il baissa la tête de nouveau, rentra dans la maison.

Le Domino filait vers une pente, vers une autre maison, grise celle-là, où brillait une lumière brillante de tubes fluorescents.

Il s'en allait chez Alain Béranger.

V

Le jeune peintre était assis dans le grand vivoir de son luxueux cottage, construit bas, long, avec un âtre énorme dans le salon principal.

Il était assis dans un fauteuil, un verre à la main, et il songeait.

Ses yeux étaient perdus dans le rêve.

Une phase, une ère de sa vie venait de se terminer, et il s'en rendait terriblement compte.

Il se versa une autre rasade.

Pour la verser, il se leva, et marcha vers une table dans le coin du salon.

Le Domino, dissimulé dans l'ombre de la chambre à coucher ouvrant sur le salon, dut battre une rapide retraite.

D'ailleurs, il s'était rendu compte, une fois dans la chambre, que son but principal, le studio de travail du jeune peintre, était difficilement

accessible dans ces conditions.

Le vivoir séparait le Domino du studio, et Alain Béranger était assis dans le vivoir.

Le Domino resta donc derrière la porte de la garde-robe quelques instants. Il entendit les pas d'Alain retournant à sa chaise.

Puis, le silence.

Marchant sur du velours, travaillant avec des gestes doublés de soie, le Domino ouvrit doucement la porte de la garde-robe, et chercha, avec sa lampe de poche, les chaussures qu'il voulait voir.

Il les trouva, les souleva, les flaira.

Puis il les remit en place et sortit.

Il allait sortir de la chambre par la fenêtre quand la porte d'avant s'ouvrit en trombe, et il entendit une course vers le vivoir.

Une voix !

Bonne fortune-que celle-là, et le Domino la reçut avec un large sourire. C'était Rolande Riordan.

– Je me suis échappée, Alain, disait-elle. J’ai dit que j’allais me reposer à ma chambre, et j’ai filé par la fenêtre. C’est un petit saut. Le toit, puis sur le toit de l’appentis, et par terre... Je voulais te parler...

Alain leva sur elle des yeux inquiets...

Le Domino avait repris son poste derrière la fente de la porte entrouverte.

– Écoute, dit l’homme, écoute, Rolande, tout ceci est risqué. Pourquoi es-tu venue ici. Si on t’avait suivie ?

– Mais non. Ils sont là-bas. Ils fouillent. Je ne sais ce qu’ils espèrent trouver...

– Tout de même, tu n’aurais pas dû venir... On ne soupçonne rien entre nous...

– Cela viendra...

Elle eut un ricanement amer.

– Tu crois donc que les autres voisins ne parleront pas ? Ils le savent, eux. Ils nous ont vus... Tu sais, le vieux Jérôme nous a surpris, un soir...

– Je sais.

– Et tu crois qu’il ne parlera pas ?

Alain la regardait. Le Domino crut distinguer presque de l’impatience dans son regard.

Mais la voix restait inchangée, familière, intime...

– Pourquoi es-tu venue ?

– Je voulais savoir.

– Savoir quoi ?

– Je veux savoir si... tu sais qui a tué Myonne...

Alain fit une moue des lèvres...

– Donc, c’est ça ? Tu me soupçonnes ?

Elle eut un cri.

– Non !

Mais il la fit taire de la main.

– Si n’importe qui avait tué ma femme, un malandrin, n’importe qui... s’il avait été matériellement impossible pour moi de la tuer, serais-tu venue quand même ?

Elle baissa la tête sans rien dire.

– Tu vois ! dit Alain. Tu vois, tu ne peux répondre. Tu veux savoir si c'est MOI qui ai tué Myonne, n'est-ce pas ?

– Peut-être.

Elle était nerveuse, très pâle, comme retenue par une tension de tous les muscles.

Il fut longtemps silencieux, regardant la femme.

– Si je te disais oui, tu le croirais ?

– Oui.

– Et que ferais-tu ensuite ?

Elle haussa les épaules, étendit les mains devant elle.

– Que faire ? Elle est morte, voilà tout. Elle n'est plus un obstacle...

– Mais Joachim en reste un...

Elle sourit.

– Joachim ? On l'accuse déjà du crime. Tout à l'heure la police va l'amener. Tout est contre lui.

Celui qui a tué a bien vu à tout. Maintenant, c'est Joachim. C'est de faire d'une pierre deux coups...

– Moi, dit Alain, je voudrais savoir que faisait Myonne dans ce fourré... On n'a rien trouvé sur elle ?

Rolande secoua la tête.

– Non... du moins, pas à ce que je sache.

Il reprit la question.

– Donc tu croirais que j'ai tué Myonne ? Et tu ne me repousserais pas ?

– Je ne te repousserais pas...

Il se leva, vint sur la femme, la saisit aux épaules.

– Va-t-en, dit-il, va-t-en ! Demain je te parlerai... Demain, un autre jour. Ici, on risque gros à être surpris ensemble. Va-t-en...

Elle se mit à pleurer.

Le Domino ne resta pas. Il quitta la chambre. Il en avait assez entendu.

Il sortit, contourna la maison, ouvrit en cinq secs la fenêtre du studio, et entra.

Là, son investigation fut simple. Il marcha vers une toile recouverte d'un tissu ciré.

Il souleva le tissu, fit jouer sa lampe sourde sur la toile, et mit son doigt à plusieurs endroits du canevas.

Puis il sourit, et sortit de nouveau.

Cette fois, il ne s'attarda pas dehors, et ne fit qu'un bond jusqu'à la toiture.

Cet homme, espèce de surhumain, n'hésita pas un instant, et un spectateur aurait pu voir cette ombre glisser le long du mur, se détacher un moment contre la paroi pâle, puis s'avancer, ne faire qu'un effort moyen, et sauter, comme mu par un ressort, jusqu'au toit surplombant la maison.

Une fois de plus le Domino démontrait la puissance et l'agilité de ses muscles, son habileté aux prouesses les plus sensationnelles.

Sur le toit, il manœuvra comme un chat, s'agrippant ici, là, se mouvant, avec la vitesse d'un animal sauvage.

Une large lucarne l'attirait.

Il avait raisonné, et avec justesse, que derrière cette lucarne, sous le comble, devait se trouver une chambre. La chambre des époux Béranger, sinon une chambre réservée à l'un d'eux, s'ils ne partageaient pas la même couche.

Il ne se trompait pas.

Une fois entrée dans la chambre, après quelques secondes passées à forcer la fenêtre, le Domino se rendit compte que cette chambre était en effet celle d'Alain et de sa femme.

Il s'immobilisa, et écouta un instant.

D'en bas lui parvint un bruit de voix assourdies.

Rolande Riordan était encore là.

Le Domino se hâta de terminer le travail entrepris. Il se dirigea vers une large commode de dame, mais changea d'idée en apercevant une coiffeuse. Les femmes dissimulent habituellement leurs secrets dans ce meuble.

Depuis Cléopâtre qu'il sert à cet usage.

Le Domino se mit à fouiller.

Méthodiquement, car il savait ce qu'il cherchait.

Un papier, une note, une raison quelconque... une raison pour la présence de Myonne Béranger dans un taillis, le soir, à l'ombre de la nuit.

Puis, il trouva.

Dans le dernier tiroir, en bas, sous des bas nylons hors d'usage, comme il s'en trouve dans tous les tiroirs de coiffeuses, il trouva un petit papier bleu.

Et c'était écrit dessus, en une grosse écriture primitive :

« Ce soir, il rencontrera ma femme. Je serai à la ville tard. Il le sait. Surveillance, et si ma femme le reçoit, alors il n'y aura plus d'obstacle entre nous... Je consentirai à aller vers toi... »

Une seule lettre comme signature. Un grand « J », anguleux, comme taillé à la hache.

Le Domino replia soigneusement le papier, et le mit dans sa poche.

Puis il s'appuya quelques instants contre la coiffeuse et réfléchit.

C'était une dentelle. Il y avait des résilles, des dessins, des patrons.

Il s'agissait, maintenant, de savoir lequel de ces dessins était le bon.

Il sortit, fut sur le toit, sauta comme il avait bondi auparavant, et se retrouva sur le sol durci par le froid.

Le vent avait redoublé.

Là-bas, vers le cottage de Joachim Riordan, il y avait les lueurs sur le chemin. Les projecteurs.

Des hommes fouillaient le champ, car on voyait la lueur de leur lampes de poche.

La maison était illuminée du haut en bas.

Le Domino rit.

Un rire qui résonna dans la nuit, qui alla se perdre contre les bosquets, qui ricocha contre les arbres.

Un rire sinistre, lugubre, qui jetait le frisson dans les chairs.

Au dedans de la maison, Alain Béranger tendit l'oreille, soudain inquiet...

Mais Rolande se pencha au-dessus de lui, posa ses lèvres sur les siennes ; but un long baiser.

Mais Alain la repoussa brusquement, avec de l'impatience, presque du dégoût.

Il marcha rapidement vers la porte d'entrée, l'ouvrit.

La nuit était déserte, il n'y avait rien. Le Domino s'était fondu dans le noir.

Alors le jeune peintre se retourna, montra la porte à Rolande.

– Va-t-en, dit-il, tu reviendras demain, n'importe quand, un autre jour !

Et elle partit, tête basse.

VI

Le Domino, sûr de lui dans la nuit, fila vers la maison de Riordan. Il lui fallait savoir des choses, maintenant. Des détails qui étaient importants.

Déjà, dans sa tête, un plan s'ébauchait.

Une théorie en même temps que le plan.

Une théorie de culpabilité.

À la maison de Riordan, le Domino se dissimula, chercha Belœil.

Il vit que le chef de l'escouade des homicides était seul dans le vivoir, à étudier les notes inscrites dans son carnet.

Le Domino grimpa sans bruit sur la longue terrasse de pierre. Il entra par la porte-fenêtre ouverte sans bruit, comme il était de son habitude, et se cacha derrière la longue draperie.

Maintenant, il était seul avec Belœil.

Il resta ainsi quelques secondes, puis se dévêtit prestement.

Belœil avait le dos à la fenêtre, .et ne pouvait surprendre les mouvements imprimés à la draperie par les gestes du Domino.

La houppelande prit le chemin des poches, ainsi que le masque et les gants.

Il ne restait plus que le chapeau sombre.

Le Domino en rajusta prestement les bords, les relevant tout le tour, et le couvre-chef devint un chapeau ordinaire, du type fédora.

Puis il fit de la voix :

– Psst ! Belœil.

Belœil se retourna, et vit émerger le Domino...

Il eut une exclamation.

– Domino !

– Shhh ! fit le Domino, le doigt sur la bouche.
Inutile d'ameuter tout le monde...

– Tu étais ici ?

Belœil ne revenait pas de sa surprise.

– Oui, j’étais ici. Depuis le début, dit le Domino. J’ai assisté à ton interrogatoire de Riordan, en bas dans le chemin, et à celui de sa femme, ici. Bien plus, je suis allé chez Béranger, le peintre... Où crois-tu que madame Riordan soit, en ce moment ?

– En haut à sa chambre ?

– Non.

– Mais la porte est gardée... !

– Elle est sortie par la fenêtre. Elle est chez Alain Béranger... Du moins, elle y est encore je crois, à moins qu’elle ne soit sur le chemin du retour !

Belœil se grattait la tête...

Le Domino se mit à rire.

– Je vais te tirer d’embarras... Tu ne sais pas quoi faire, Belœil ? C’est très simple. Tu vas poster ton homme DANS la chambre de la femme. Quand elle entrera il va la cueillir et nous l’amener ici.

– Bon.

– Et en même temps, tu vas faire venir ici le peintre, ainsi que ton ami Riordan. Voici les questions que tu vas poser. Elles sont importantes, et elles signifient peut-être la solution du crime...

– Et toi ?

– Moi ? Je vais rester dans l’ombre, comme toujours. Quand il sera le temps, je sortirai.

Belœil eut une grimace.

– N’oublie pas de sortir. Moi, je nage dans l’inconnu...

– Prends ton crayon, ton carnet, note bien les questions que tu vas poser.

Le détective s’installa, et pendant quelques minutes, il dicta des questions.

Auparavant, il avait donné l’ordre, par la porte entrebâillée d’aller cueillir Rolande Riordan à sa chambre lorsqu’elle entrerait, puis, par ailleurs, de ne pas les déranger, lui et le Domino, pour une quinzaine de minutes.

Et, de onze heures à onze heures trente, le Domino dicta des questions.

Quand il eut fini, il se leva, marcha vers la portière.

– Je serai ici, dit-il, derrière cette draperie. Lorsque j’apparaîtrai, ce sera pour terminer la cause.

Il s’introduisit derrière l’épais tissu, et Belœil vit la draperie qui bougeait pendant que le Domino revêtait sa houppelande, le masque, les gants, rebattait le chapeau.

– Fini, dit-il, tu peux procéder maintenant.

Et Belœil alla donner ses ordres aux policiers dans le hall et dehors.

VII

Le Domino attendit patiemment derrière sa draperie.

Il avait demandé à Belœil de modifier l'éclairage du salon, et quand il revint du hall, il éteignit toutes les lampes, le plafonnier, et ne laissa qu'une seule lampe, près de la porte.

Cela fit une pénombre dans le salon.

Près de la porte un faisceau lumineux.

C'était intime, et portait à parler à voix basse.

Puis, ils commencèrent à arriver.

D'abord Rolande Riordan, bien penaude, qui arriva, flanquée de son détective.

Belœil lui montra un fauteuil sous la lampe.

– Asseyez-vous là, dit-il.

Puis ce fut au tour du peintre Alain Béranger. Sombre, les yeux plissés, il entra dans le salon.

Belœil lui indiqua un siège non loin de Rolande, et de biais avec elle, pour qu'ils puissent se regarder.

Quand Joachim Riordan entra, Belœil le fit asseoir sur le divan.

– Maintenant, dit Belœil, il manque votre voisin, Jérôme Gélinas.

En entendant ce nom, le visage de Rolande se crispa.

Puis le voisin entra. Derrière lui un détective qui tenait à la main la carabine qui avait servi au meurtre.

– Tout est prêt, dit Belœil, maintenant, allons-y !

– Mais d'abord, fit soudain Alain Béranger, je voudrais savoir ce qui se passe ici. Pourquoi est-on venu me chercher, presque de force, pour m'amener dans ce salon ?

Belœil répondit d'une voix sèche :

– Mon cher Béranger, ceci est l'enquête pour découvrir comment est morte votre femme. Est-ce que vous désirez que la chose soit connue ?

– Naturellement.

– Vous voulez la punition du coupable ?

– Naturellement.

– Alors laissez-nous prendre les méthodes et les moyens qui semblent justifiés dans les circonstances.

Riordan bougea sur le divan. Il se passa la main sur les yeux.

Belœil le regarda quelques secondes, puis il sourit.

– Nous avons beaucoup de travail à faire, des questions à poser. Je crois qu’il vaut mieux commencer au commencement. Il est minuit, et je ne tiens pas à faire durer cette chose, tard dans la nuit...

Il prit son carnet, le consulta un moment.

– Voici ce que nous savons, entonna-t-il. D’abord que madame Myonne Béranger a été tirée par un ou des inconnus, de deux balles de fort calibre, dont l’une lui a fracassé la tête, et l’autre lui a transpercé le cœur. Monsieur Riordan prétend qu’il a vu une ombre, en revenant chez

lui sur son chemin privé. Il a poursuivi l'ombre, et deux coups de l'eu ont été tirés. L'ombre est tombée, et Joachim Riordan prétend qu'il est allé dans le fourré, en direction des coups de feu et qu'il a trouvé là sa carabine, fumante et chaude encore. C'est tout ce que nous savons. Par ailleurs, la carabine trouvée par Riordan ne portait aucune autre empreinte digitale que les siennes. Voilà les faits avec lesquels il faut maintenant jongler pour en arriver à une conclusion.

Il soupira, regarda madame Riordan.

– Madame, avez-vous entendu les coups de feu ?

– Non.

– Vous pouvez nous expliquer comment il se fait que vous n'avez rien entendu ?

– Certainement. Le vent était trop fort.

– Et le son était chassé ?

– Oui.

Belœil considéra cette réponse un instant, puis passa à la seconde question.

– Que faisiez-vous au moment où le crime apparemment se commettait ?

– Je préparais le souper de mon mari.

– Dans la cuisine ?

– Oui.

– À l’arrière de la maison ?

– Oui.

– Voyez-vous sur le chemin, de votre cuisine ?

– Non. Et même si j’avais pu voir, la nuit était trop noire. À travers les carreaux, il aurait fallu que la lumière soit éteinte pour distinguer un peu.

Belœil se retourna vers Riordan.

– Quelles lumières étaient allumées dans la maison au moment où vous reveniez ?

– Toutes les lumières d’avant. Celles du salon, celle du petit bureau en avant, et celles de la chambre à coucher en haut.

– Quand je suis seule, reprit madame Riordan, je laisse ainsi plusieurs lumières allumées. Celles d’en haut, c’était pour éclairer dans la chambre des enfants.

– Bon. Un point d’acquis. Maintenant, passons à la carabine. Où monsieur Riordan gardait-il cette arme, d’habitude ?

– Dans le grenier, répondit l’homme lui-même. Dans le grenier, dans un coffre de métal dont j’ai seul la clé.

– Vous ne l’avez pas sortie récemment ?

– La saison de chasse n’est pas commencée ici, du moins pour le gros gibier. Je n’ai pas sorti cette carabine depuis l’automne dernier.

– Bon.

Belœil prit l’arme, l’ouvrit, l’examina.

– Vous êtes certain que vous ne l’avez pas prise depuis ce temps-là ?

– J’en suis certain.

– Bon.

Il posa la carabine sur une chaise, et consulta de nouveau son carnet.

– Monsieur Jérôme Gélinas ?

Jérôme Gélinas se leva, doucement, un grand vieux au visage paisible.

– N’est-ce pas vous qui auriez dit à un de mes hommes qu’entre Rolande Riordan et Alain Béranger il existait une aventure ?

La question avait été posée brutalement, sans ménagements.

Une exclamation sourde monta de toutes les bouches...

– Voilà, dit Belœil, voilà, il fallait que ça se dise, que ça sorte en plein jour.

– Je ne sais pas, dit le vieillard... Je ne sais plus. Vous me demandez ça comme ça, devant tout le monde... Vous m’acculez au pied du mur...

Mais Belœil ricana.

– Il ne faut pas vous en faire, dit-il. Il ne faut jamais s’en faire avec des choses comme ça. Nous en savons encore long, croyez-moi ! Ce soir, Rolande Riordan était avec Alain Béranger. Elle s’est enfuie de sa chambre en haut, elle a été chez lui. Il fallait qu’elle lui parle, je suppose...

Riordan, sur le divan eut un long gémissement.

Mais il ne dit rien.

Il avait le visage caché entre ses mains.

Belœil se tourna vers Jérôme Gélinas.

– Alors, quoi, est-ce que vous confirmez la chose ?

Le vieillard répondit doucement, délibérément, en pesant bien chaque mot, d'une voix douce mais ferme.

– Je l'ai vue, celle-là, Rolande Riordan, partir souvent, le soir bien tombé, et son mari couché probablement, fatigué du travail de la journée. Elle est montée vers la pinaie, là-bas. Au même moment, j'ai vu... je vois tout ça de chez nous... j'ai vu Alain Béranger sortir de chez lui, rejoindre la femme derrière la pinaie. Il restait là une heure, deux heures, puis ils revenaient...

Le vieillard soupira.

– Je vois ces choses parce que je ne dors pas, moi. Je souffre d'insomnie, alors je m'assois à la fenêtre, et je regarde dehors... J'ai souvent vu le manège...

– Souvent ? dit Belœil.

– Oui, souvent. Deux ou trois la semaine,

depuis une couple de mois...

Il se fit un silence.

Rolande Riordan murmura...

– Il faut tout savoir...

Mais soudain Alain Béranger cria...

– Il ne faut rien savoir. Tout est su. Et puis voilà. C'était moi et la femme. C'est vrai. Deux mois, trois mois, je ne sais plus. D'abord par goût, ensuite moins...

Rolande cria à son tour...

– Ensuite, ce n'était plus par goût ? Alain !

Riordan gémit de nouveau.

– Considérez, dit Belœil, les mobiles...

– Je veux dire ce qui est à dire, poursuivit Alain. Donc ensuite, la femme était là, comme une sangsue, qui voulait de cette aventure... Je n'étais rien, l'aventure était tout...

– Ce n'est pas vrai ! cria Rolande...

– Oui, affirma Alain. On a sa petite vie, la routine, des enfants. Toujours le même homme. Il

en vient un autre, alors c'est celui-là...

Il soupira...

– Surtout si celui-là fait des yeux, ou a des gestes, tente sa chance... On est homme, et seulement ça, pas plus...

Rolande eut comme une plainte.

– Tu m'as parlé d'amour...

Mais Alain ricana.

– Tous les hommes parlent d'amour quand ils parlent à une femme. C'est comme les coupons pour le beurre ou le sucre. C'est exigible. Il faut parler d'amour, autrement... couic ! Pas de femme, hein ? Alors j'ai parlé d'amour...

Il était dans le fauteuil, affalé, les mains aux poches. Il regardait dans le vide.

Parfois, il sortait une main, faisait un geste vague dans l'air, ou un geste coupant, pour appuyer son dire.

Rolande pleurait maintenant.

– Nous n'en sommes pas là, dit Belœil. Maintenant, nous en savons assez long sur ceci. Il

faut savoir qui de vous deux... Moi, je voudrais qu'on me prouve des choses, dit-il d'une voix soudain cassante. Alain Béranger, pouvez-vous me donner un emploi de votre temps depuis six heures ce soir ?

– Certainement. J'ai peint.

– C'est tout ?

– Oui.

– Rien autre chose ? À quelle heure avez-vous soupé ?

– Je n'ai pas soupé. Ma femme m'a demandé si je mangerais. J'ai dit non. C'est toujours ainsi quand je commence, il faut que je finisse...

– Vous êtes-vous aperçu de son départ ?

– Non. Tout à coup, quelqu'un est venu, un policier, pour me dire qu'elle était en bas, dans le champ, morte. J'y suis allé, mais je suis revenu aussitôt.

– Pourquoi ?

– Je n'étais pas capable de la voir ainsi...

– Et ensuite ?

– Rolande est venue. Elle voulait savoir si j’avais tué ma femme.

– C’est tout ?

– Oui.

– Bon. Maintenant, vous, Rolande Riordan. Qu’avez-vous fait ce soir ?

– J’ai mis les enfants au lit très tôt, six heures trente. Puis j’ai vaqué aux occupations ordinaires.

– Lesquelles ?

– La vaisselle, le souper, tout enfin.

– Vous n’êtes pas sortie ?

– Non.

– Vous pouvez le prouver ?

– Je ne sais pas... je ne sais plus... J’étais ici, dans la maison... Est-ce que je songeais à ça, moi, prouver mes actes. J’ai fait mon travail, je n’ai pas cherché à faire d’alibi.

Derrière sa draperie, le Domino sourit.

– Et vous n’avez pas entendu les coups de feu ?

– Non.

– Une autre chose, et ceci s’adresse à tout le monde : qui pourrait m’expliquer comment il se fait que Myonne Béranger aurait été dans la haie, cachée là ?

Un silence général.

Belœil répéta sa question, en ajoutant :

– Allons, qui peut me le dire ?

Mais personne ne put...

Et tout à coup une voix sourde se fit entendre dans la pénombre, à l’autre bout du grand vivoir.

Une voix qui dit :

– Moi, je peux répondre à ça... moi je peux répondre...

C’était le Domino.

Et son apparition jeta sur toutes les lèvres un cri d’effroi, car là-bas, dans le coin, il y avait sa silhouette noire, chapeau baissé, visage couvert d’un masque, et dans l’air de la pièce, il y avait la résonnance effroyable de son rire qui monta, sybillant, susurrant, maléfique...

VIII

– Oui, moi je peux répondre, dit le Domino.

Sa voix était comme un vent froid d'hiver, comme le sifflement d'un serpent.

Immobile, il parlait de l'ombre là-bas, n'avancant pas, restant là, prêt à se fondre dans la nuit au moindre geste qui soit un danger.

Belœil, à demi-retourné, l'écoutait.

Les autres étaient suspendus à ses lèvres...

– C'est un ensemble de circonstances, dit le Domino. Un ensemble de circonstances bien étranges... Ceux d'entre vous qui ne sont pas mêlés à ce crime, qui soupçonneriez-vous ?

La question resta sans réponse...

Belœil bougea, comme impatient...

De nouveau le Domino ricana.

– Vous voyez, dit-il, vous voyez, c'est le

dilemme. Rolande Riordan a le mobile. Un très puissant mobile. Se débarrasser de Myonne Béranger, qui la gêne, se débarrasser en même temps de son mari... C'est énorme, ça ! Alain Béranger a un mobile similaire. Que ce soit un ou l'autre, le résultat est opérant, c'est la libération des deux. On attire Myonne dans la haie, elle s'enfuit, elle se fait tirer. On accuse Riordan... il expie son crime sur l'échafaud.

– Je n'en suis plus tellement sûr, dit Belœil.

– Non, dit le Domino, voilà, tu n'en es plus autant sûr... C'est la vie. Donc nous avons ce résultat. D'une façon comme de l'autre, qui que ce soit le coupable, le mobile est solide, le résultat intéressant... Puis, ce soir, nous avons des surprises. Alain répudie Rolande...

Rolande gémit sur le divan.

– Un geste qui peut sembler intéressé, continua la voix du Domino sans s'interrompre. Ainsi, le lien étant en apparence dénoué, tout marche... on ne soupçonne plus personne... On reporte les soupçons sur Riordan... Mais... il y a un tout petit mais, bonnes gens ! Songez à ceci.

J'étais dans la maison d'Alain Béranger lorsqu'il reçut Rolande Riordan, ce soir...

– Hein ? s'exclama Alain...

Mais le Domino ne s'interrompit pas plus cette fois que l'autre.

– J'étais là, et je serais prêt à jurer que la brisure n'est pas un truc, pas plus qu'elle est née d'une impulsion. Je crois qu'Alain a depuis longtemps l'intention de tout finir cette chose... Ainsi, cela devient un plus grand imbroglio, tout en resserrant le cercle des suspects...

Le Domino étendit ses deux mains gantées de noir...

La paume en l'air...

Vers le ciel, comme pour implorer...

– Je vous le dis, c'était difficile de choisir, de trouver, de démêler l'écheveau... Pourtant, tout était là, devant nous... tout y est... Le criminel est un génie. Il a prévu toutes les réactions de la police...

Il ricana.

– Savez-vous comment il se fait que Myonne Béranger était dans ce fourré ? Parce qu’elle a reçu une note. Je vais vous la lire.

Il lut la note.

Sur le divan, Joachim Riordan était assis droit, les mains jointes, serrées, chaque muscle tendu.

Rolande Riordan regardait son mari, un immense étonnement dans les yeux.

– Voilà, dit le Domino. Maintenant, le reste. Myonne est dans ce fourré. Elle sait que Joachim Riordan sera à la ville toute la soirée... Mais il revient auparavant. Remarquez bien ceci : Myonne Béranger ne se doute pas que ça puisse être lui. Elle s’enfuit... quelques secondes plus tard elle se fait tirer.

Le Domino laissa retomber la main qu’il avait levée pour faire un geste, souligner ce qu’il disait.

Sa voix aussi baissa de diapason.

– Je crois que certains d’entre vous commencent à me comprendre. Je crois que même le criminel commence à me comprendre.

Tout à coup le Domino fut terrible...

– Madame Riordan, votre mari vous avait-il dit quand il reviendrait de la ville ?

– Oui.

– Quand ?

– Le soir, pour le souper.

– Vous l’attendiez pour le souper ?

– Oui.

– C’était une chose assurée qu’il revenait ?

– Oui.

Le Domino s’approcha un peu, deux pas à peine.

– Belœil, soit prêt ! murmura-t-il.

Puis il dit d’une voix plus forte.

– Voilà votre erreur, Joachim Riordan. Celle-là et deux ou trois autres.

Riordan eut un rugissement sauvage, et voulut bondir, mais trois détectives étaient sur lui, le maintenaient là, immobile.

L’homme céda tout à coup, comme une baudruche soudainement dégonflée. Il se laissa

guider vers le divan, tomba assis.

Le Domino reprit de sa voix susurrante.

– Croyez-moi, l’homme avait du génie. Seulement, il a fait des oublis. Moi, j’ai essayé d’additionner les deux avec les deux, pour faire des quatre. Je ne trouvais pas assez de deux pour tous les quatre. Je trouvais surtout des chiffres impairs que je ne pouvais identifier.

Il ricana.

– Vous voulez savoir ce qui manquait ? D’abord, la possibilité pour Alain d’être sur les lieux du crime. Il peignait, il ne pouvait laisser. Son style est ainsi, c’est reconnu dans le monde artistique. La peinture sur sa toile était encore fraîche quand je suis entré dans son studio. Il n’aurait pu être là, pour tuer sa femme, et faire de la peinture en même temps. Par ailleurs il n’avait plus aucun mobile. Le fait que le bel Alain se retirait de la vie de Rolande enlevait, aussi le mobile. Une femme abandonnée se retourne toujours vers son mari. Soit, Rolande ne l’a su qu’après le crime... Mais croyez-vous donc qu’elle ne s’en doutait pas ? Je l’ai vue agir ce

soir. Elle était la femme qui essaie de reconquérir. Cela, c'est un jeu vieux comme les gens de la terre, et bien facile à déceler. Ensuite, il y avait d'autres petites choses. La carabine sous clé dans un coffre, la clé toujours sur Joachim. Cola rendait l'usage difficile... Aucune autres empreintes que les siennes... Et surtout la note, dans son écriture à lui, avec un post-scriptum... Je ne vous l'ai pas lu ? Écoutez-le :

« Lorsque tu auras lu cette note, chérie, détruis-la... »

– Pourquoi la détruire, mes amis ? Simplement parce que Joachim Riordan ne voulait pas qu'elle soit trouvée sur la femme. Parce que c'est la PREUVE, la PREUVE au-dessus de toutes les autres que l'homme voulait que cette femme soit là, ne se doutant pas qu'il venait, qu'elle s'enfuie, pour qu'il lui tire dessus... Tout le reste devenait sans importance. Il savait l'aventure entre sa femme et Alain, et il savait que le vieux Jérôme trouverait moyen de la raconter à la police. Et voilà le grand mobile. On tue la femme pour s'en débarrasser, et on fait en sorte que Joachim soit accusé...

Trouvez-moi meilleure combine que celle-là... Et si vous aviez entendu la façon dont il a répondu aux questions, jouant à l'homme accablé par ses ennemis, incapable de se défendre.

Joachim cria :

– C'est moi, j'avoue tout ce que vous voudrez... Allons-nous en !...

Plus tard, le Domino dit à Belœil...

– Ouf, il était temps qu'il avoue. Ma preuve était psychologique, et elle ne tenait qu'à un fil. Sans ses aveux... rien à faire, hein ?...

Cet ouvrage est le 780^e publié
dans la collection *Littérature québécoise*
par la Bibliothèque électronique du Québec.

La Bibliothèque électronique du Québec
est la propriété exclusive de
Jean-Yves Dupuis.